

Roy Jacobsen

Mer blanche



folio

COLLECTION FOLIO

Roy Jacobsen

Mer blanche

*Traduit du norvégien
par Alain Gnaedig*

Gallimard

COUVERTURE

Photo © Jean-Michel Lenoir / Naturagency (détail).

Titre original:

HVITT HAV

© Cappelen Damm AS, 2015.

© Éditions Gallimard, 2019, pour la traduction française.

Roy Jacobsen, né en 1954, est l'un des auteurs les plus appréciés par la critique et le public norvégiens. Il a été traduit dans une quinzaine de pays. Ses romans traduits en français sont publiés aux Éditions Gallimard : *Les bûcherons*, *Le prodige* (prix des Libraires norvégiens 2009), *Les invisibles* et *Mer blanche*.

I

Le poisson apparut en premier. L'homme n'est qu'un invité tenace de la mer. Le contre-maître entra et demanda aux filles si certaines d'entre elles savaient découper le poisson, car un banc de morues que l'on n'attendait pas venait d'arriver. Ingrid leva la tête du tonneau de harengs et posa le regard sur le quai où des flocons de neige dansants disparaissaient dans la charpente noire, elle s'essuya les mains sur son tablier, suivit l'homme dans l'atelier de salage et se plaça à côté du banc de découpe et d'un bac de poissons nettoyés. Ils se dévisagèrent. D'un mouvement de la tête, il désigna le couteau sur la table, qui ressemblait à une petite hache.

Elle prit une morue d'une aune dans le bac et la déposa sur le banc, coupa le collier, souleva l'opercule des branchies et découpa l'arête centrale de la tête au ventre, pratiquant l'incision jusqu'à la nageoire caudale, elle trancha l'arête centrale au niveau de l'anus, coupa l'arête également du côté droit et l'enleva comme si elle

ouvrait d'un coup une fermeture éclair rouillée, et elle se retrouva avec l'arête dans la main gauche, immobile ; le poisson avait l'air d'une aile blanche sur le banc ensanglanté, prêt à être lavé et mis dans la saumure, prêt à être salé, mis à sécher, nettoyé, empilé et vendu en tant que cet or d'un blanc ivoire qui avait maintenu en vie ces côtes affamées depuis huit cents ans, depuis la première fois qu'il avait surgi dans un manuscrit.

« Fais voir le dos. »

Ingrid retourna le squelette dans sa main droite afin de cacher la coupure qu'elle s'était faite entre le pouce et l'index.

« Tout propre. »

Elle ajouta qu'elle pourrait rester tant qu'il y aurait du poisson, on ne savait jamais, à l'automne...

« Oui, mais il faut que tu te trouves des gants. »

Ingrid regarda son sang qui se mêlait à celui du poisson, pour former une goutte qui tomba à l'instant où le contremaître lui tourna le dos pour entrer dans son bureau avec ses semelles en caoutchouc qui gargouillaient.

Ingrid rêvait de partir, de regagner Barrøy, mais nul ne peut vivre seul sur une île, et il n'y avait personne là-bas, pas un homme ni une bête, Barrøy était vide et déserte, elle n'avait même pas été visible depuis la fin octobre, et elle ne pouvait pas non plus rester sur la Grande Île.

Elle découpa du poisson dix heures par jour, tenant le même rythme que deux saleuses. Au bout d'une semaine, elle ne pouvait plus s'endormir dans le grenier glacé de la tonnellerie, où elle était couchée avec Nelly et deux filles de l'intérieur du pays venues ici à cause de la guerre. Elles firent comme si elles ne pleuraient pas chaque soir, elles vidaient le hareng, le découpaient, le salaient dans des tonneaux, ajoutaient de la saumure et buvaient de l'ersatz de café, elles salaient, dormaient, se débarbouillaient un soir sur deux à l'eau froide, se lavaient les cheveux une fois par semaine, également dans une eau froide et couleur rouille sous un ciel d'écailles de hareng étincelantes, et Ingrid découpait la morue comme un homme.

Au milieu de la deuxième semaine, une des saleuses disparut et Nelly dut venir travailler avec elle. Il y eut une tempête le jour suivant et les bateaux cherchèrent refuge dans les îles. Ils n'accostèrent pas non plus le lendemain et, le troisième matin, quand ils purent enfin échapper à l'emprise de la neige, ils n'avaient même pas un gardon à bord.

Pourtant, ils étaient nombreux à les attendre, un pays entier les attendait, prêt à accueillir des hommes qui rentrent en vie, une fois encore. Puis il y eut davantage de mauvais temps, avec l'obligation de rester au port et de remiser le matériel, avec des prises inutilisables, tout juste bonnes à faire du guano, peut-être, cela dépendait de tant de choses, surtout des prix dans un

autre monde que le leur ; on garda le rebut, on le mit à sécher, et l'histoire étrange de l'automne se termina.

Ingrid et Nelly trièrent le poisson salé, enlevant le mauvais et veillant à ce que celui qui était au fond de la saumure précédente se retrouve sur le dessus de la nouvelle. Le hareng prit fin à son tour et les deux filles qui venaient d'ailleurs furent congédiées, elles reçurent leur maigre salaire, s'ôtèrent mutuellement les écailles de leur visage, elles se lavèrent à l'eau froide, se séchèrent, se peignèrent, veillant à ce que leurs barrettes soient bien mises comme il faut, puis elles partirent par le vapeur en riant, avec des vêtements que personne ne leur avait vus.

Par ce même bateau arriva une lettre de la tante d'Ingrid, Barbro, qui était hospitalisée. La lettre était rédigée par une infirmière qui écrivait comme un médecin ; Ingrid fut capable de la déchiffrer, mais elle n'en comprit pas le contenu. Sa tante ne pouvait pas rentrer dans le Nord car sa fracture du col du fémur refusait de guérir, et il n'y avait pas de transports... Mais elle serait rentrée à temps pour Noël. C'était écrit deux fois. Barbro avait cinquante-neuf ans et Ingrid trente-cinq, ce soir-là, elle s'endormit tôt et ne rêva pas.

Elle se réveilla tôt également, resta au lit à écouter le vent qui grattait le toit d'ardoises et la mer qui sifflait et soufflait entre les piliers du

quai et sous la respiration de Nelly, Nelly dormait comme une personne, le bruit du sommeil de Nelly, nuit après nuit, était la seule chose normale dans cet endroit, et ce jour-là, il était insupportable.

Ingrid se leva, se lava dans le seau en zinc, fit sa valise, ne mangea pas, ne prépara pas de café, prit ses vêtements de travail puants, passa derrière l'usine de conserve où les Allemands faisaient brûler des ordures dans un tonneau, elle y jeta ses vêtements, regarda les flammes jusqu'à ce que du monde arrive sur le quai. Il neigeait un peu.

Elle remonta à l'étage, prépara une sorte de café, en remplit une tasse qu'elle posa sur la chaise à côté du chevet de Nelly, qui ressemblait à une belle morte, elle attendit que le reflet sur le mur de l'usine lui indique que le contremaître était arrivé lui aussi, que l'aube allait poindre dans la nuit, puis elle se releva, descendit avec sa valise et demanda son solde.

Le contremaître posa son crayon usé d'un air stupéfait, il dit à la fois qu'elle avançait sa demande et qu'il ne pouvait pas se passer d'elle, des prises allaient être débarquées ce soir, elle était indispensable et superflue, l'escroquerie habituelle et compliquée du travail salarié, or Ingrid venait d'une île avec le ciel comme toit et comme murs, elle répéta donc qu'elle voulait son argent *maintenant*, elle attendit patiemment que tous les tiroirs soient ouverts et refermés, que les papiers soient bien déplacés et reposés,

qu'il y ait les soupirs ambigus sur sa fiche horaire et le décompte minutieux des billets froissés, comme si c'était une insulte de demander son salaire, comme si, le jour de la paie, c'était le maître qu'il fallait plaindre et non l'esclave.

Ingrid emprunta le chemin verglacé jusqu'à la boutique, attendit que Margot ouvre, prit les produits dont elle avait besoin, y compris du café et de la margarine, elle paya avec des tickets et de l'argent, emprunta la carriole de Margot et roula ses courses jusqu'à la barque qui était restée sous le quai pendant tout l'automne.

Elle en vida la neige avec l'écope, chargea les courses et sa valise, elle remonta, reprit le chemin avec la carriole et croisa deux soldats allemands qui fumaient à l'abri de l'atelier de salage, ils avaient dû rester à l'observer pendant tout ce temps.

Elle redescendit l'escalier, remonta à bord, défit l'amarre et se mit aux avirons. Un des soldats vint sur le quai et lui cria quelques mots, agitant la main qui tenait la cigarette, un œil rouge dans l'hiver. Elle reposa les avirons, l'air étonné. Il répéta des paroles qu'elle n'entendit pas, la neige tomba plus dru encore, le bateau glissa sur l'eau et le soldat disparut.

Ingrid rama jusqu'à l'îlot tout en longueur de Gråholmen, suivit les rochers à un aviron de distance jusqu'à ce qu'ils disparaissent, il n'y avait aucune visibilité, la mer était lourde et calme.

Elle prit un cap à partir de la marque sur le dernier rocher, se guidant avec l'angle formé par le sillage sur la houle, et parvint à Oterholmen au bout d'une grosse demi-heure. Elle le passa à bâbord alors qu'elle aurait dû l'avoir à tribord. Elle ajusta son cap, poursuivit avec un nouvel angle entre les vagues et le sillage sinueux et toucha Barrøy une demi-heure après qu'Oterholmen eut disparu.

Elle porta les provisions à terre, ouvrit les portes du hangar à bateaux, remonta la barque avec le treuil que son père avait installé jadis dans son enfance, elle redressa le dos et regarda autour d'elle, elle regarda les maisons là-haut sur la masse grise du dos voûté de l'île, visibles à quinze ou vingt milles par temps dégagé et qui, en cet instant, n'étaient que quelques petites caisses noires sous une mince couche de lait, sans lumière, sans la moindre trace dans la neige.

Elle mit le joug sur ses épaules, y accrocha les courses et grimpa. Les caisses se firent bâtisses et maisons, entourées d'arbres qui ressemblaient à des doigts calcinés. Elle entra, passa d'une pièce à l'autre, alluma les lampes et le feu tant dans la cuisine que dans la grande pièce. Elle ne pouvait pas rester là non plus. Elle redescendit au hangar, vérifia qu'il était bien fermé, mit les tréteaux à l'abri, comme si elle ne l'avait pas fait en arrivant. Môle de galets et grille de madriers dans la mer verte, Oterholmen se montra pour disparaître. Pas un bateau. Pas un oiseau. Elle

se retourna, braqua le regard sur les maisons, l'une d'elles avait deux yeux jaunes, puis elle monta pour la deuxième fois, et il y eut donc trois séries de traces de pas.

Il faisait bon désormais dans la cuisine. Ingrid ôta son manteau, moulut le café et mit la bouilloire à chauffer, rangea les courses dans le garde-manger, alla chercher plus de combustible. Le café était prêt. Elle enleva le reste de ses vêtements d'extérieur et but le café en s'installant sur son fauteuil près de la fenêtre, jeta des coups d'œil vers les ombres à l'ouest, Moltholmen, Skogsholmen, les Lundeskjærene, et l'horizon endormi quelque part, au loin, dans ce jour qui ne donnerait rien. Elle ne mangea toujours pas. Elle chercha par où elle allait commencer, sous le poêle ou sous la table, dans le coin du garde-manger ?

Elle se leva, approcha la caisse de tourbe et commença à déchirer les journaux, elle fit des boules de papier qu'elle empila sur le plancher comme une lanterne de neige. Elles partirent dans toutes les directions. Elle les entassa à nouveau. C'était un journal qu'elle tenait du temps où Barrøy était une communauté, avec des gens,

des bêtes et un phare, avec des tempêtes et de l'entêtement, avec du travail, des étés, des hivers et de la richesse, elle soutint les boules avec de petits bouts de bois et de tourbe afin de faire un feu, une idée que personne n'avait jamais eue, incendier une maison sur une île ; sur Barrøy, il y avait des ruines à l'est, mais ce n'était pas le résultat d'un incendie, et il ne faisait soudain aucun doute que ceux qui avaient quitté Karvika l'avaient fait de leur plein gré et non à cause d'une catastrophe ; ils en avaient eu assez, c'est tout, ils s'étaient regardés dans le miroir, avaient fait leurs valises et ils étaient partis. C'était une pensée insupportable.

Elle prit une lampe et monta dans la Salle Nord, puis elle entra dans la Salle Sud, jeta un regard dans la chambre de Barbro qui donnait à l'est, dans sa chambre avec le lit, le pot, la table de chevet et les dessins jaunis qu'elle avait faits à l'école et qu'elle n'avait pas vus depuis qu'elle était venue prendre des pommes de terre au mois de septembre ; la maison avait rapetissé, les portes étaient plus basses, les fenêtres plus étroites ; l'odeur des gens s'était incrustée dans les murs comme celle de la peinture, aujourd'hui, ce n'était qu'un parfum de terre lourde et humide ; elle passa le bout du doigt sur les perles de condensation et s'assit sur le lit de ses parents, dans lequel sa mère était morte.

« Laisse Lars reprendre Barrøy » avaient été ses dernières paroles. « Et pars, tu es jeune et

intelligente, tourne le dos à la mer, retiens la leçon, ne fais pas comme moi... »

Ingrid dit non.

« Tu n'es pas assez forte.

— Si », répondit Ingrid à sa mère mourante.

Et, le printemps suivant, Lars ne rentra pas des Lofoten, il avait trouvé l'amour, disait-il dans sa lettre, et il resta sur place avec bateau, équipement et équipage, une année après l'autre, même quand la guerre éclata. Ingrid et Barbro furent de plus en plus seules au fil de chaque soleil qui se levait et de chaque tempête qui s'abattait, de chaque bête qu'elles tuaient et de chaque sac de duvet ramassé qu'elles ne vendaient pas, une femme jeune et une femme entre deux âges sur une île qui attendaient des lettres de Lars, rédigées d'une écriture soignée et régulière et qui, un beau jour, furent ornées de quelques fioritures vertes, la signature de Hans, le fils de Lars âgé de trois ans, les trois plus longues années de la vie d'Ingrid. Aujourd'hui, la guerre avait quatre ans et Hans avait un frère, Martin, et avec lui arrivèrent d'autres fioritures destinées à une tante et une grand-mère qui ne répondaient pas, parce que l'une était trop fière et l'autre ne savait pas écrire.

Ingrid entra dans la Salle Nord et décida d'y dormir, car il y avait une trappe dans le plancher qui donnait dans la cuisine, et permettait à la chaleur de monter. Elle secoua les couettes et prépara le lit, puis redescendit et but le café

tiède tout en relisant la lettre de Barbro, qu'elle froissa et ajouta à la pile par terre.

Mais elle n'alluma pas le feu.

Elle alla dans la grande pièce pour charger le poêle et vit que la porte de la chambre du grand-père était entrouverte. Elle posa la main sur la poignée pour la fermer, mais elle avait déjà fermé cette porte il y a peu. Or elle était ouverte à nouveau, il n'y avait pas un bruit dans la maison, ni de courant d'air.

Elle entendit un bruit sec, très lointain, un coup de tonnerre prolongé dans les entrailles du monde, elle retourna à la cuisine, elle y resta, comme paralysée, bien trop longtemps, avant de ressortir et d'ouvrir brusquement la porte de la chambre, furieuse contre elle-même de ne pas l'avoir fait sur-le-champ, car la personne avait donc pu disparaître à nouveau.

Mais il n'y avait aucune odeur, ni de pas traînant, ni de murmures, ni de bruit de chat, juste le même sifflement atténué, à l'intérieur comme au-dehors. Elle décrocha la lampe du mur de la grande pièce, alla dans tous les coins, armée d'un marteau, et vérifia qu'il n'y avait personne, ni dans le lit ni sous celui-ci, ni dans le placard ni dans le coffre qu'elle ouvrit et referma avant de s'asseoir sur le couvercle, avec le silence sans fin qui lui sifflait si fort dans les oreilles qu'il lui fallut crier.

Puis le silence fut total.

Elle s'habilla et sortit dans la neige qui tombait doucement, resta plantée là à contempler

les maisons, la grange, les quais et le hangar près de la mer, soudain étonnée par tout ce qui l'avait retenue sur l'île, ce qui, en vérité, n'était rien du tout. Bientôt, la neige allait se muer en pluie et, si le vent ne tournait pas, l'île allait être marron comme la gale, et la mer, grise.

Ingrid descendit au sud à travers les jardins, évitant les portes et escaladant les clôtures comme lorsqu'elle était enfant. Mais elle n'était pas une enfant. Elle continua jusqu'à la pointe sud et resta là à examiner longuement les restes du phare qu'elle et Barbro avaient fait sauter avec les derniers bâtons de dynamite de son père quand la guerre avait éclaté, morceaux de verre de couleurs claires et vives, algues et goémon comme autant de cheveux noirs enroulés autour de poutrelles rouillées et tordues, le réservoir de paraffine ressemblait à une rose calcinée. Elle s'assit sur le tronc d'arbre qu'ils avaient trouvé un jour sur le rivage, ils l'avaient immobilisé avec des pieux et des chevilles pour que la mer ne le leur reprenne pas, ce géant énorme et d'une blancheur de squelette, ils avaient cru qu'un jour peut-être il vaudrait une fortune, en trente ans, il avait fait office de banc pour des gens qui ne s'asseyaient jamais.

Et elle n'était plus une enfant.

Elle attendit jusqu'à se mettre à frissonner, remonta au nord en suivant les rochers à l'ouest, sans voir de traces et sans entendre autre chose que les lamentations désolées de la mer, passa le rocher avec le nouveau quai et les trois remises,

il y en avait au moins une de trop ; elle se rendit compte que si elle avait réveillé Nelly ce matin, si elle s'était permis d'entendre une voix et de voir son sourire, elle aurait continué à l'usine, à ôter l'arête centrale de morues mortes, tandis que les pensées ne cessaient d'aller et venir dans son esprit.

Dans la nouvelle remise, Ingrid noua ses cheveux mouillés puis les laissa retomber, répéta plusieurs fois son geste en se demandant pourquoi elle n'avait toujours pas faim. Elle découvrit un trou à la manche de son pull sans pouvoir se souvenir où elle l'avait fait. Les aiguilles à filet étaient rangées par taille dans une boîte en longueur posée sur le banc. Elle prit la plus grande, la tripota un instant, vit les marques de dents laissées par Lars qui mordait tout quand il était petit. Elle avait encore du sang de poisson séché dans les replis des ongles. Elle avait troué le pull ce matin, en s'accrochant à un clou alors qu'elle descendait l'escalier avec sa valise. Sur l'étagère au-dessus de l'établi, il y avait des bobines de ligne de toutes les dimensions, des couteaux, des pierres à aiguiser, des hameçons, des bouchons... et des navettes. Les navettes de Barbro.

Ingrid approcha le tabouret et s'assit devant le crochet en fer sous la fenêtre, tira du fil dans une navette et se mit à mailler un filet. Une heure plus tard, elle avait un filet de trois brasses de haut sur quinze de long. Ses mains étaient

douces et fines dans l'air froid. Elle avait une faim de loup, elle sortit dans la nuit, elle s'était trompée sur le temps, la pluie était devenue neige, légère et sèche comme de la suie, et elle n'avait plus peur.

Ingrid dîna, dormit et, à son réveil, elle n'avait toujours pas peur. Elle mangea lentement, s'habilla lentement, sortit dans la frêle lumière de novembre et mit la prame à l'eau. Le vent avait tourné une fois encore et soufflait du suroît. Elle contourna la pointe dans des creux de plusieurs mètres, continua vers le sud par la passe jusqu'au piton que Lars avait fixé, y attacha l'extrémité d'une ligne sans descendre du bateau – et sans le briser non plus –, elle rama avec les vagues, traversa la passe jusqu'à Moltholmen, là où son cousin avait également fixé un piton et où il y avait un palan. Elle fit passer la ligne dans le trou de la poulie, là encore sans descendre du bateau – et sans le briser non plus –, puis elle se dirigea vers Barrøy. Elle avait estimé qu'il devait y avoir quatre-vingts, quatre-vingt-dix brasses, il y en avait plutôt cent cinquante, la ligne était trop courte.

Elle se mit à pleurer, attacha un flotteur à l'extrémité de la ligne et le lâcha dans l'eau,

elle rama avec la mer, repartit au nord jusqu'au nouveau quai, prit une ligne supplémentaire. La mer avait grossi. Elle ressortit en bataillant avec les avirons et retrouva le flotteur, rallongea la ligne et regagna le mouillage de Barrøy avec un bout de la ligne, trempée, brûlante, épuisée et furieuse, mais elle avait désormais une ligne à travers la passe et pouvait poser un filet ou deux, elle pouvait pêcher sans prendre le bateau, par tous les temps, jusqu'à l'arrivée des grosses gelées, peut-être même plus tard.

Elle se laissa dériver vers le nord, remonta le bateau, nota que la mer descendait, elle fut un instant stupéfaite car elle avait cru que la marée montait, mais elle n'avait toujours pas peur.

Elle gagna la maison, s'endormit sur la banquette à côté du poêle et se réveilla alors que la nuit était tombée. Elle avait froid, des courbatures, elle se leva et fit du feu, prépara à manger et se demanda si elle devait poser des filets dans l'obscurité, chassa cette idée et ouvrit un des cahiers qu'elle avait apportés, il n'y avait rien dedans.

Elle s'habilla, descendit à la nouvelle remise et prit deux filets, alla au mouillage de la passe sud et posa le premier dans la houle noire, le tirant comme une toile d'araignée silencieuse, elle accrocha le second et tira, une chaîne de deux filets ce n'est pas difficile à déplacer, elle les sortit de quinze brasses de plus, bloqua le tout et rentra.

Elle dormit longtemps et nue dans le lit de

ses parents dans la Salle Nord, se leva un matin de plus, releva les filets et put faire cuire de la morue fraîche, elle ressortit et mit à l'eau un filet de plus. Trois. Elle pouvait aller jusqu'à quatre ou cinq. Il lui restait du poisson séché de l'hiver dernier, elle avait une resserre remplie de pommes de terre, elle avait du lieu séché et un demi-tonneau de harengs. Elle avait des confitures, de la farine, du café, de la mélasse, des pois cassés, du beurre du commerce et du sucre. Désormais, elle avait également du poisson frais. Le tas de papier journal n'était plus sur le plancher, mais rangé dans la caisse avec le bois pour allumer les feux sous le poêle. Deux avions apparurent dans un trou entre les nuages, elle entendit des tirs sur le Fort au nord de la Grande Île, et le trou se referma.

Le lendemain, elle prit huit morues et un lieu noir. Elle mangea encore du poisson frais, du foie et sala le reste, elle demeura dans la chaleur de sa cuisine, regarda autour d'elle, jusqu'à ce que l'envie d'aller dans le grenier de la grange où l'on conservait les sacs de duvet lui passe par la tête. Une étiquette était accrochée au premier sac, indiquant Barrøy, 1 kilo, 1939. Elle l'ouvrit et plongea la main dans un été. Elle le referma et ouvrit le deuxième. L'étiquette disait 1937. Encore un été. Elle se dit qu'elle devrait aller au village pour se procurer un chat.

Elle retourna à la maison, mit l'eau à chauffer, se lava et se frota les ongles au point de

presque les fendre, se lava les cheveux, elle les noua puis les laissa retomber le long du corps, l'eau chaude dégouлина sur son ventre, ses hanches et ses cuisses avant de se perdre dans la bassine. Elle s'habilla, s'assit à la table de cuisine et ouvrit le même cahier. Il n'y avait toujours rien dedans. Mais, au moins, elle pouvait dormir comme Nelly.

Elle se coucha et pensa au chat. Barbro allait venir bientôt. Elle pensa à Barbro. Et à Suzanne.

Suzanne avait été comme une fille pour Ingrid. Mais elle les avait quittés, elle et Barrøy, quand elle avait tout juste quatorze ans, et elle était partie de son plein gré.

Ingrid se leva, descendit dans la salle de séjour et trouva les lettres dans la commode que son père avait achetée un jour sur un coup de folie. L'écriture soignée de Suzanne, à la capitale, où elle avait commencé par être domestique chez une famille aisée, puis téléphoniste dans un central de taille substantielle au nom imposant. Ingrid lut lentement, se balançant au rythme des mots, elle acquiesça, hocha la tête et rangea les lettres; elle revit Suzanne le jour où elle avait quitté l'île, vêtue des plus beaux habits qu'ils avaient réussi à lui trouver, tendue et bouillonnante, fragile comme du verre, elle n'était pas uniquement partie avec toute sa superbe, mais aussi avec toutes les économies de l'île, et ce n'était pas un beau spectacle.

Ingrid souffla la lampe et monta à l'étage, elle dormit comme Nelly après avoir pensé à

Barbro et s'être dit qu'elle devait récupérer l'horloge mise en gage chez Margot, la pendule aux chiffres romains et aux aiguilles décorées; même un îlien a besoin d'une délimitation silencieuse entre les deux jours qui s'écoulent, entre les deux moments où l'on remonte une horloge.

Alors qu'Ingrid était sur l'île depuis longtemps, au point que l'idée même d'une horloge s'était envolée, un phoque se prit dans le filet le plus éloigné.

Elle le ramena à terre et constata qu'il était mort. C'était un petit phoque, peut-être un bébé. Elle le laissa là pour que les aigles de mer le mangent. Mais il avait détruit de grands bouts du matériel, qu'elle emporta avec elle afin de le réparer, puis elle aperçut un deuxième phoque, couché dans la neige, bougeant à peine les nageoires. Elle s'approcha. Il la regarda avec un œil noir et un œil blanc. Ils avaient déjà eu des phoques sur l'île, mais ils étaient craintifs et plongeaient dans l'eau dès que quelqu'un venait. Celui-ci semblait lent et malade, et n'était pas plus gros que le phoque mort.

Ingrid déposa le filet, prit une pierre et tua le phoque. Deux aigles s'envolèrent de Moltholmen et vinrent vers elle. Elle leva un bras, ils remontèrent en battant leurs ailes immenses

Roy Jacobsen

Mer blanche

Traduit du norvégien par Alain Gnaedig

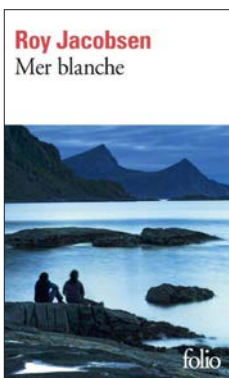
« Le ciel était gris, il neigeait légèrement et paisiblement, il n'y avait pas un bateau en mer, mais sans cesse le bruit des oiseaux et les cris qui venaient de l'intérieur d'elle-même. »

Novembre 1944. Le *MS Rigel*, qui transporte des troupes allemandes et des prisonniers russes, est coulé au nord de la Norvège. L'un des naufragés échoue sur les rives de Barrøy, une petite île déserte où vit Ingrid. Cachant sa présence à l'occupant, la jeune femme le soigne et l'arrache à la mort. Tous deux vont s'aimer dans l'intimité des longs mois d'hiver. Mais la guerre finit par les rattraper...

Après le succès des *Invisibles*, Roy Jacobsen met en scène, avec une force et une poésie rares, une histoire d'amour et de survie dans ce lieu hors du temps que vient troubler l'Histoire.

« Un magnifique roman. Roy Jacobsen excelle dans la description d'une nature échevelée et grandiose. »

Françoise Dargent, *Le Figaro littéraire*



Mer blanche
Roy Jacobsen

Cette édition électronique du livre
Mer blanche de Roy Jacobsen
a été réalisée le 1^{er} mars 2021
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072882760 – Numéro d'édition : 362574).

Code Sodis : U31081 – ISBN : 9782072882777
Numéro d'édition : 362575.

Ce format numérique a été préparé par Entrelignes (64).

Folio n° 6909

folio
folio-lesite.fr